

Le maître et les serviteurs, par Marcel Domergue

Elle inquiète, cette invitation à n'être qu'un serviteur et qui plus est... inutile. Entrons en méditation avec le commentaire du P. Marcel Domergue, jésuite. Les lectures de ce 27^e dimanche du temps ordinaire C : Habacuc 1,2-3 ; 2,2-4, psalme 94, 2 Timothée 1,6-8.13-14 et Luc 17,5-10.

Comment concilier l'évangile d'aujourd'hui avec ce qui est dit en Luc 12,35 ? À première vue c'est exactement le contraire : le maître qui rentre d'un repas de noces, heureux de trouver son personnel en train de l'attendre « *pour lui ouvrir dès qu'il frappera* », se met au service de ses « *serviteurs* ». Différence aggravante : dans notre lecture, c'est le maître qui est resté tranquillement à la maison pendant que son serviteur travaillait aux champs. Ne cherchons pas à concilier les deux paraboles, mais demandons-nous de qui parle Jésus : visiblement, le « maître » ne représente pas le même personnage dans les deux cas. Aujourd'hui, le maître nous représente tous : « *Lequel d'entre vous...* », demande Jésus. Il part de la vie courante de l'époque, des habitudes acquises, et nous fait comprendre que notre dévouement au Royaume de Dieu ne doit pas être inférieur à celui qui est exigé de nous dans la vie courante. Cela va loin : le service du Royaume, c'est-à-dire de la suprématie de l'amour, ne doit pas connaître de pause, même s'il peut prendre des formes très différentes. Surtout, nous n'avons pas à nous prévaloir de nos actions, aussi généreuses soient-elles. Dieu aurait pu aussi bien passer par d'autres que nous. Ailleurs, l'Écriture nous dit que tout ce que nous faisons de bien a Dieu pour origine. Tout ce que nous pouvons faire consiste à laisser passer à travers nous l'énergie amoureuse de Dieu. Ainsi, notre liberté épouse la liberté divine. Le serviteur et le Seigneur ne font plus qu'un et ce que nous produisons, actions, pensées, désirs, devient œuvre d'alliance.

L'attente

Dans notre évangile d'aujourd'hui, le point de départ est n'importe lequel d'entre nous pourvu de quelque autorité. En Luc 12, le maître qui revient des noces, c'est Dieu. Première chose à remarquer, Dieu s'est absenté. Dans la lecture du jour, il y avait aussi séparation du maître et des serviteurs, mais ceux-ci avaient beaucoup d'occupations en attendant leur

rencontre avec lui. Ici, ils ne sont occupés que par l'attente. Comprenons que dans nos vies, tout ce que nous faisons, y compris le nécessaire, ne peut être que préparation et anticipation de l'ultime rencontre. Il y a un au-delà de tout ce qui nous mobilise et nous préoccupe. Comme pour les serviteurs de Luc 12, notre attente est marquée par l'espérance, qui est la certitude de l'ultime et plénière rencontre de Dieu, de cet Être qui nous fonde. Bref, quoi que nous fassions, nous sommes habités par cette attente. À nous d'en prendre conscience et, dans la mesure du possible, de la cultiver. C'est plus facile quand on prend de l'âge et que l'on est amené progressivement à se centrer sur l'essentiel. Combien de choses avons-nous fortement désirées et obtenues et qui, une fois possédées, nous sont devenues indifférentes ! Nos serviteurs du chapitre 12 n'ont d'autre occupation et préoccupation que l'attente. D'une certaine façon, ils rejoignent la conclusion de ceux de notre lecture : « Nous sommes des serviteurs inutiles », ou « oisifs », « quelconques », selon les traductions. Eux aussi doivent attendre que le maître vienne les trouver. Tout ce qu'ils ont fait jusqu'à présent est dépassé. Les voici dans une nouvelle attente. Conclusion : nous n'attendons jamais assez ; nous sommes trop vite satisfaits. La vie est toujours devant soi.

Le retour des noces

La comparaison de ces paraboles des chapitres 12 et 17 nous invite à porter notre attention sur le renversement d'attitude du maître. On l'a dit, la parabole du chapitre 17 porte avant tout sur l'attitude qui doit être celle des serviteurs, le maître restant n'importe lequel d'entre nous. Au chapitre 12, il s'agit du comportement du maître, c'est-à-dire de Dieu lui-même, ce Dieu que nous ne voyons pas, qui s'est en apparence absenté de notre univers. Or voici que lorsqu'il vient nous rencontrer, ce qui se produit dans le Christ, il change de poste : de maître il se fait serviteur. On se souvient de Jean 13 : Jésus se dépouille de ses vêtements et lave les pieds de ses disciples. Dieu se met à notre service, le plus haut devient le plus bas. Encore un retournement : les disciples, servis, devront à leur tour se faire serviteurs pour accéder à cette seigneurie que personne n'aurait pu imaginer. « *Les premiers seront les derniers* » : on est loin de l'attitude spontanée de n'importe lequel d'entre nous (évangile du jour). Là, en dépit de toute apparence, les plus grands sont les serviteurs. Mais pourquoi, au chapitre 12, Jésus parle-t-il de noces à propos de l'absence du maître ? Je pense qu'il faut voir là une allusion pascale : la crucifixion a souvent été présentée comme les noces du Christ avec l'humanité. C'est là qu'il s'est mis totalement, corps et âme, à notre service. Le voici qui revient nous trouver

après les trois jours de l'absence pascale. Comme pour les pèlerins d'Emmaüs, c'est lui qui nous partage le pain. Un pain lourd de sens : il est à la fois mort et vie ; la vie, nouvelle, par la mort. Ne soyons pas surpris si, au chapitre 17, nous voyons le Seigneur manger le premier de ce pain-là.

Les mains vides

Si nous voulons saisir le sens profond de la petite parabole qui suit, nous devons prendre en compte le fait que Jésus ne compare pas le maître exigeant à Dieu mais à un homme quelconque : « Lequel d'entre vous », dit-il d'entrée de jeu. À aucun moment il n'établit une similitude entre la conduite de Dieu, si l'on peut dire, et la conduite du maître. La parabole porte non sur son comportement mais sur l'attitude des serviteurs. Nous voici, nous serviteurs, au terme d'une journée, d'une vie, de travail. Nous avons fait tout ce que le maître nous a dit. Et que nous a-t-il dit ? Si, passant du maître humain de la parabole à Dieu, nous nous demandons ce qu'il veut de nous, nous n'avons qu'une réponse à donner : Dieu veut que nous devenions semblables à lui (image et ressemblance). Il veut qu'en toutes circonstances nous choisissons de vivre selon l'amour. Le Christ est venu pour que, par lui et en lui, nous y parvenions. Conclusion : agir pour Dieu et agir pour nous revient au même. Nous n'avons pas à attendre une « récompense » du maître car nous sommes nous-mêmes cette récompense. Notre volonté doit être la sienne. L'accomplir est un don par lequel nous nous accomplissons nous-mêmes. Dieu ne nous doit rien parce qu'il nous donne tout. Avant même que nous y songions. Parce que nous ne possédons rien que nous ne recevions de lui, nous sommes comme des serviteurs les mains vides.

Mains vides, mains pleines

Les mains vides, donc prêtes à recevoir. Serviteurs rentrant du travail, nous n'avons pas droit à exiger mais nous sommes invités à la reconnaissance, à « l'action de grâces ». Si telle est la situation des serviteurs, quelle sera l'attitude du maître ? Pour en prendre conscience, nous devons effacer l'image du maître humain de la parabole. Il n'est là, on l'a dit, que pour permettre la mise en évidence de l'attitude juste du serviteur. En réalité, comment se comporte le Seigneur ? Il va renverser l'image spontanée que nous pourrions nous faire de lui, celle de notre parabole. En Luc 12,35-38, nous le voyons prendre la place des serviteurs : c'est lui qui, rentrant de

voyage, les fait asseoir et les sert à table. «*Devant moi tu dresses une table et ma coupe déborde*», lisons-nous déjà dans le Psaume 23. Pourquoi Luc précise-t-il, en 12,36, que les serviteurs attendent que leur maître revienne des noces ? C'est que le thème des noces occupe une place importante dans le Nouveau Testament : c'est en venant tout partager avec nous, jusqu'à notre plus grande détresse, que Dieu épousera totalement et de manière indissoluble notre humanité. Il nous fera asseoir à la table des Noces et se donnera lui-même en nourriture : « *Prenez et mangez, ceci est ma chair (...). Prenez et buvez, ceci est mon sang.* » Nos mains qui étaient vides, les voici, maintenant, pleines.